

La liberté d'abord...

Al-Hilal, 1er janvier 1948

« Les âmes de la jeunesse égyptienne ressemblent le plus à ce djinn que Salomon emprisonna dans un vase de cuivre épais bien scellé, y apposa son sceau, et ordonna qu'on le jetât dans les profondeurs de la mer. »

Vous voulez cultiver le goût artistique épuré dans les âmes de la jeunesse égyptienne : pour qu'elle aime la beauté et en jouisse, puis crée la beauté et l'invente, puis ajoute à son art ancien un art nouveau, puis participe à l'enrichissement de cet héritage artistique universel qui fait de l'être humain un être humain, rend la vie chère aux âmes, et fait du monde une chose de conséquence — malgré toutes les circonstances affreuses qui l'entourent, et qui autrement rendraient le monde plus méprisable que l'aile d'un moucheron aux yeux de l'homme noble, n'eût-il en lui des choses liées au goût qui lui donnent valeur et importance.

Vous voulez cultiver le goût artistique dans les âmes des jeunes, pour qu'ils accueillent la vie avec désir et amour pour elle, croyants en ce qu'elle recèle — non contents de ce qu'elle leur offre de satisfaction des instincts, d'assouvissement des besoins, de réalisation d'espoirs bas et à portée de main, mais se surpassant au-delà de la vie vers ce qui est plus noble qu'elle en rang, plus grand en conséquence, plus élevé en station — vers la jouissance et le don de jouissance de ces fruits doux dans lesquels les cœurs trouvent le repos et les âmes la fraîcheur, et qui élèvent les hommes vers les sommets où ils contemplent la vie avec dédain et ironie, et avec un détachement vis-à-vis d'elle, même après l'avoir aimée le plus ardemment et y avoir été le plus profondément attachés — parce qu'ils voient maintenant qu'elle les a conduits au terme ultime, portés au bout du parcours, et qu'il ne leur coûte pas de la quitter, ni à elle de les quitter, maintenant qu'elle leur a permis pour un bref ou long instant de jouir et de donner à jouir de cette beauté que les mots ne peuvent adéquatement décrire, mais dont la magnificence est sentie par le cœur, qui oublie dans ses plaisirs toute autre chose.

Puis vous voulez cultiver le goût artistique dans les âmes des jeunes, pour qu'ils se connaissent eux-mêmes, apprécient leur propre existence, et rencontrent les étrangers qu'ils côtoient — comprenant ce que ces étrangers veulent dire et comprenant ce que ces étrangers disent — sans y trouver aucune difficulté ni aucune peine, mais y trouvant au contraire

aisance et plaisir ; et sans ressentir, au cours de tout cela, le moindre sentiment de s'amoinrir eux-mêmes, ni l'impression — ou la réalité établie — qu'ils sont inférieurs à l'Européen ou à l'Américain dans leur connaissance de ce que les hommes doivent savoir, dans leur sensibilité à ce que les hommes doivent ressentir, et dans leur appréciation de ce que les hommes doivent apprécier.

Vous voulez cultiver le goût artistique dans les âmes des jeunes, pour qu'ils atteignent toutes ces stations, et qu'ils sentent qu'il est de leur droit de s'enorgueillir d'eux-mêmes, de tenir en estime leur patrimoine tant ancien que moderne, et d'aspirer à ce qu'aspirent leurs pairs dans les autres nations avancées — c'est-à-dire à recevoir de leurs pères un noble héritage, à le nourrir et à l'enrichir, puis à le transmettre à leurs enfants comme noble héritage pour qu'ils le nourrissent et l'enrichissent à leur tour, réalisant ainsi pour leur pays ce qui convient au noble pays : une vie qui croît avec le passage du temps et s'accroît avec la succession des jours, et réalisant pour l'humanité ce qui lui convient : cette élévation incessante et cet essor distingué.

Vous voulez cultiver le goût artistique dans les âmes des jeunes — et moi aussi je veux cultiver le goût artistique dans les âmes des jeunes, parce que je sais comme vous savez que notre tâche dans la vie n'est rien d'autre que la cultivation du goût artistique dans les âmes des jeunes.

À cette tâche nous avons consacré tous nos efforts ; à cette tâche nous avons donné nos vies ; pour cette tâche nous avons réservé tout ce qui nous reste de vie.

Mais vous savez comme je sais que notre situation à cet égard ressemble à celle d'Abul-'Ala' quand les circonstances le séparèrent de Bagdad et qu'il composa ces vers que les critiques considèrent comme les plus proches qui soient, mais que vous voyez et que je vois comme les plus lointains qui soient :

*Ô sa demeure au Karkh — sa visite est proche,
mais avant elle se dressent des terreurs.*

Les critiques estiment qu'Abul-'Ala' n'a rien fait d'autre que de composer de la poésie amoureuse comme les poètes avant lui et après lui, évoquant la demeure de sa bien-aimée et rappelant les obstacles qui s'interposent entre lui et sa visite. Mais vous voyez, comme je vois, qu'Abul-'Ala' n'avait rien à voir avec l'amour — qu'il a utilisé la demeure de sa bien-aimée comme symbole de ses ambitions lointaines et de ses

espoirs reculés, et de ces impedimenta qui s'interposent entre lui et la réalisation de ses désirs et l'accomplissement de ses espoirs.

La cultivation du goût artistique dans les âmes des jeunes est donc la plus aisée des choses, et pourtant, pour tout cela, la plus difficile ; elle est la plus proche des choses, et pourtant, pour tout cela, la plus lointaine.

Et quoi de plus aisé et de plus proche que d'accorder aux jeunes la liberté qui leur convient — la liberté qui leur permet d'accepter et de refuser, d'aimer et de haïr, d'agir et de s'abstenir, quand eux-mêmes le veulent et non quand les autres le veulent ?

Mais ceux qui y font obstacle sont innombrables : parmi eux la tradition héritée qui contraint le jeune homme à penser, s'exprimer, agir et ressentir comme il l'a reçu de sa famille et de son milieu — non comme le veut son âme, non comme le veut sa nature qu'il pense, s'exprime, ressent et perçoit. Parmi eux la conformité sociale acquise qui l'oblige à vivre comme vivent les gens et lui interdit de se singulariser ou de se distinguer, ou de faire ce que ses pairs et contemporains trouveraient répréhensible. Et parmi eux l'autorité qui légifère des lois sévères, oppressives et contraignantes, et se forge pour leur exécution des moyens encore plus sévères, plus oppressifs et plus contraignants.

Libérez d'abord les jeunes — fût-ce d'une liberté temporaire — de toutes ces entraves ou d'une partie d'elles. Laissez-les penser comme ils veulent, laissez-les vivre comme ils veulent, et guidez-les par le bon exemple, la conduite exemplaire, et le conseil attentif.

Et soyez assurés que si vous faites cela vous aurez préparé leurs âmes à l'appréciation de l'art raffiné de la meilleure façon qui soit, et les aurez formés dans la formation la plus complète. Car l'art a besoin, avant toute chose, d'une liberté étendue — la plus étendue qui soit : liberté dans l'âme du producteur et liberté dans l'âme du consommateur, comme disent les économistes.

Prenez n'importe quel créateur dans l'art et examinez sa vie à fond — et vous verrez qu'il n'a créé que parce qu'il s'est singularisé, mis à part, distingué, affranchi des contraintes auxquelles tous les autres s'étaient habitués.

Ce ne sont pas tous les hommes qui sont disposés à l'art, et ce ne sont pas tous les hommes qui sont capables d'appréciation et d'invention

; mais c'est le droit de tous les hommes que les occasions leur soient rendues disponibles, et que les moyens d'appréciation et d'invention soient mis à leur portée.

Et la première chose qui doit être fournie à cet effet est que soit accordée aux jeunes, et à la jeunesse en particulier, la liberté qui leur est due — pour qu'ils représentent pleinement la vie, avec tout ce qu'elle contient de bien et de mal, de beau et de laid, d'amour et de haine, et acceptent cette représentation par choix et non par contrainte, et aiment et haïssent librement et non sous la coercition.

Et si cette liberté ne leur est pas accordée, n'attendez rien de bon d'eux, n'espérez aucun bénéfice d'eux, n'attendez d'eux ni excellence ni innovation — mais regardez-les comme vous regarderiez des esclaves asservis, ou l'animal dont les instincts sont réprimés et dont la liberté est restreinte par l'autorité de ceux qui l'ont domestiqué et qui l'exploitent à leurs fins et à leurs desseins.

L'art est liberté, non servitude.

Si vous voulez que les jeunes apprécient l'art, et le représentent, et le tentent, et l'inventent, rendez-les libres — car l'art est un fruit des hommes libres, non des esclaves.

Quoi de plus aisé que de rendre les jeunes libres ? Vous le voulez, et moi je le veux. Mais quoi de plus difficile que de rendre les jeunes libres !

Les traditions héritées et les traditions modernes, l'autorité du gouvernement et l'autorité de la communauté, et les circonstances de la vie dans tout ce malheureux pays — tout cela interdit aux jeunes d'être libres.

Récitez donc avec moi les paroles d'Abul-'Ala' :

*Ô sa demeure au Karkh — sa visite est proche,
mais avant elle se dressent des terreurs.*

Et cherchez dans les incantations, les talismans, et les amulettes ce qui pourra vous protéger et me protéger de cette grave et sérieuse accusation — l'accusation d'incliner vers la corruption de la jeunesse.

Car quel plus grand danger y a-t-il pour la vie des jeunes dans un pays comme l'Égypte que de chercher pour eux une part de cette liberté dont jouit la jeunesse dans d'autres pays — des pays qui se sont accoutumés à la liberté et ne peuvent se consoler sans elle, ni supporter

d'en être privés avec ses fruits, doux et amers à la fois.

Puis n'oubliez pas que vous n'accorderez pas la liberté aux jeunes simplement en leur ôtant leurs fardeaux et les chaînes qui les alourdissent de traditions et de circonstances — car il se peut que l'être humain doive d'abord être vivant avant d'être libre, et l'être humain doit d'abord être préservé du dénuement avant de pouvoir vivre.

Libérez donc les jeunes de la misère et de la faim, et du souci de penser à comment subvenir à leurs besoins ; libérez-les de l'ignorance, et donnez-leur savoir, lettres et culture ; puis rendez-leur facile d'ensuite vivre dans un paradis, et laissez-les seuls avec le monde et tout ce qu'il contient — de joie et de tristesse, de beau et de laid, de plaisir et de douleur.

Et soyez assurés qu'ils sentiront et ressentiront ; et soyez assurés qu'ils seront satisfaits et s'indigneront ; et soyez assurés qu'ils connaîtront l'aisance et connaîtront la détresse ; et soyez assurés qu'ils recevront tout cela par eux-mêmes, et non par l'intermédiaire d'autrui.

Et soyez assurés que s'ils reçoivent la vie avec tous ses plaisirs et ses peines, sa douceur et ses événements, ils peindront ce qu'ils reçoivent, et l'exprimeront, et en seront affectés, et à leur tour l'affecteront, et chacun d'eux sera un être humain libre et actif.

Et partout où se trouve l'être humain libre et actif, se trouve le goût artistique, et se trouvent les fruits du goût artistique dans la jouissance et le don de jouissance à la fois.

Êtes-vous allé à l'université ? Avez-vous vu les étudiants universitaires quand ils se rendent à leurs cours, qu'ils écoutent leurs professeurs, qu'ils s'entretiennent avec leurs professeurs, et qu'ils s'entretiennent entre eux ? Avez-vous trouvé dans tout cela quoi que ce soit ressemblant à ce que vous connaissez des affaires des étudiants universitaires dans les pays étrangers avancés ?

N'avez-vous pas remarqué le calvaire du professeur quand il fait son cours, et le calvaire des étudiants quand ils l'écoutent ?

Le cours est un lourd fardeau pour le professeur, qui l'allège en le dispensant sans amour, sans dévouement, sans goût. L'écoute est un lourd fardeau pour les étudiants, qui l'allègent en comptant les minutes et en attendant la sonnerie qui leur rend une ombre de liberté, et les laisse se précipiter vers l'inanité de leurs bavardages.

Et de quoi s'entretiennent ces malheureux ? De choses qui n'ont rien à voir avec la culture, de près ou de loin ; de choses qui n'ont rien à voir avec le savoir, ni avec l'art, ni avec le goût — mais seulement avec des bagatelles et des futilités, avec des plaisirs à portée de main et des intérêts immédiats ; et parfois ils effleurent la politique, n'en touchant que les bords les plus sots et restant le plus loin possible de toute substance ; et ils discutent de ces banalités quotidiennes qui ne font avancer ni reculer la vie des communautés.

Et quand ils quittent l'université, ils vont vers les efforts gaspillés et la vie vide — vers le dénuement des dépossédés, la misère des misérables, la patience de ceux qui endurent ce qui est détestable, et le désespoir de ceux qui désespèrent même de la miséricorde de Dieu.

Et si certains d'entre eux se voient offrir une mesure de divertissement et un surplus de plaisirs — vous savez où ils les cherchent, et vous savez quel lien existe entre ces plaisirs et le goût artistique raffiné et élevé.

Et c'est la pure vérité que de tirer un voile là-dessus.

Êtes-vous allé à l'École des Beaux-Arts ? Avez-vous vu la gravure, la sculpture, la peinture et les autres arts qui y sont pratiqués ? Les cours sont dispensés aux étudiants comme l'étaient autrefois les leçons de grammaire et d'arithmétique. La sonnerie les convoque aux cours et la sonnerie les en congédie ; et un système précis de règlements les surveille pendant et entre les séances, avec ses règlements édictés et ses limites définies. Ils s'assoient par mesure et se déplacent par mesure ; ils se taisent par mesure et parlent par mesure. Une école militaire — rien de plus et rien de moins.

Comment donc voulez-vous que le goût artistique raffiné et élevé naisse, ou croisse, ou s'épanouisse dans ces milieux qui n'ont été créés que pour tuer le goût — ou du moins pour le corrompre ?

Et quoi de plus aisé que de rendre à ces milieux — à l'université, à l'École des Beaux-Arts, et dans tous les établissements d'enseignement — quelque chose d'aisance et d'indulgence, de douceur et de liberté ?

Vous le voulez, et moi je le veux — mais c'est loin d'être atteint ! Entre nous et cela se dressent les règlements et les lois, la sécurité et l'ordre, la peur, et l'engloutissement dans la peur.

Les âmes de la jeunesse égyptienne ressemblent le plus à ce djinn que le Prophète de Dieu Salomon emprisonna dans un vase de cuivre épais bien scellé, y apposa son sceau, et ordonna qu'on le jetât dans les profondeurs de la mer — comme nous le raconte le conteur dans les Mille et Une Nuits.

Et les corps de la jeunesse égyptienne sont ces vases scellés et épais — sauf qu'ils ne sont pas de cuivre, mais de chair et de sang.

Et la différence entre ces âmes emprisonnées dans leurs vases et ce djinn est que le djinn trouva le pêcheur qui retira son vase des profondeurs de la mer, brisa son sceau, ôta son couvercle, et permit au djinn de renouer avec l'air, la lumière et la liberté.

Alors jusqu'à ce que les âmes de la jeunesse égyptienne trouvent ce pêcheur qui les tire de leurs vases, leur rend leur liberté, et les laisse à l'air, à la lumière et à la beauté — pour en jouir et en faire jouir les générations à venir...

Jusqu'à ce que cela advienne — permettez-moi de renoncer à tout espoir de cultiver le goût artistique raffiné dans les âmes des jeunes comme vous le souhaitez.

Taha Hussein

Al-Hilal, 1er janvier 1948